

David Robichaud et Patrick Turmel, Sylvain Campeau, Gérard Fabre

Samuel Mercier

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. (2012). Compte rendu de [David Robichaud et Patrick Turmel, Sylvain Campeau, Gérard Fabre]. *Lettres québécoises*, (148), 51–52.



DAVID ROBICHAUD ET PATRICK TURMEL

La juste part.

Repenser les inégalités, la richesse et la fabrication des grille-pains

Montréal, Nouveau Projet, coll. « Documents », 2012, 104 p., 9,95 \$.

Le capitalisme expliqué aux enfants

Le titre, « La juste part », rappelle bien sûr les propos du gouvernement libéral durant la grève étudiante mais, loin d'être un produit dérivé du « Printemps érable », David Robichaud et Patrick Turmel signent un petit guide pratique et intelligent sur les critiques du néolibéralisme.

J'étais sceptique lorsque j'ai reçu *La juste part* de David Robichaud et Patrick Turmel, premier ouvrage d'une toute nouvelle collection pilotée par l'équipe du magazine *Nouveau Projet*. Sceptique parce que j'avais peur de me retrouver devant un exemple de récupération de la grève étudiante.

Certaines choses accrochent plus que d'autres. Après tout, le livre paraît à point, est d'une jolie couleur rouge, se vend à prix étudiant et reprend la vieille rengaine du gouvernement Charest. J'avais tort de douter. En attendant les ouvrages destinés aux tables à café montrant des images héroïques de manifestations, le travail de réflexion des deux philosophes qui nous livrent *La juste part* dépasse largement la conjoncture politique du Québec.

Le bien commun

La plaquette vise à s'en prendre à une idée souvent répétée par la droite économique voulant que la compétition et l'intérêt individuel soient plus naturels et plus efficaces pour une société. « La production de richesses étant une affaire collective et non individuelle, il revient à la société de choisir la redistribution qui est la plus susceptible de lui permettre d'atteindre ses objectifs. »

Cette idée d'une richesse collective est illustrée par les auteurs grâce à l'analogie du grille-pain développée par le designer anglais Thomas Thwaites, qui avait tenté de construire l'appareil par lui-même en extrayant même les ressources pour faire ses pièces. Le grille-pain est un objet relativement simple et idiot que l'on retrouve dans la plupart des foyers, mais qui revêt une complexité extrême lorsqu'on y réfléchit vraiment. Quiconque a déjà tenté de faire son propre acier inoxydable dans sa cuisine vous le dira : la plupart des gens ne connaissent pas grand-chose aux produits simples qui nous entourent.

Pour produire un bien comme un grille-pain, nous avons besoin d'un savoir qui nous dépasse largement et qui ne peut en aucun cas être le fait d'une seule personne, ce qui amène Turmel et Robichaud à conclure que « si un individu laissé à lui-même sur une île déserte est incapable de produire un bien donné, alors il ne mérite pas entièrement les bénéfices qu'il peut en retirer sur le marché ».

La force de l'essai réside surtout dans sa concision, sa clarté, son efficacité et la qualité des exemples présentés qui offrent une réponse et des arguments clairs à des idées souvent mises de l'avant par la droite économique.

Compétition, compétition

À ce problème de la propriété réelle des biens que nous vendons ou inventons, s'ajoutent plusieurs autres problèmes liés à la nature même de la compétition. Les auteurs retournent donc vers les écrits de Thomas Hobbes pour expliquer plus en détail comment certains intérêts individuels peuvent nuire aux intérêts de la collectivité et comment les sociétés se dotent de règles pour empêcher ce genre de problèmes.

Toutefois, en déréglementant les marchés, le néolibéralisme se trouve à favoriser des comportements nuisibles à la collectivité en prenant pour appui l'idée d'un certain mérite qui n'est pas totalement fondée. Devant ces observations, Robichaud et Turmel ne prêchent pas nécessairement pour un abandon total du système, mais plaident pour une société qui tenterait de réduire les inégalités en mettant de l'avant la responsabilité collective sans pour autant empêcher un certain degré de compétition.

On le comprend assez bien, *La juste part* ne réinvente pas la roue et ne propose pas non plus de solution révolutionnaire autrement qu'en défendant le modèle social-démocrate. La force de l'essai réside surtout dans sa concision, sa clarté, son efficacité et la qualité des exemples présentés qui offrent une réponse et des arguments clairs à des idées souvent mises de l'avant par la droite économique.

En faisant écho, par leur titre, à l'argumentaire du gouvernement libéral québécois, Turmel et Robichaud nous rappellent seulement comment cette question de la juste part que doit payer chaque individu dans une société dépasse la conjoncture québécoise. Loin de *surfer* sur la grève étudiante, ou même d'en parler autrement que par allusion, les auteurs en arrivent à en exposer tout de même les fondements, un tour de force qui ne fait pas de ce livre une simple réaction, comme on aurait pu le craindre.



SYLVAIN CAMPEAU

Imago Lexis. Sur Rober Racine

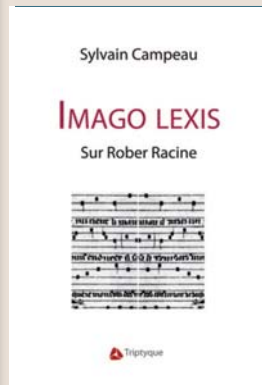
Montréal, Triptyque, 2012, 141 p., 20 \$.

Écrire sans écrire

Avec son essai *Imago Lexis*, Sylvain Campeau met en valeur l'œuvre étonnante de Rober Racine, artiste reconnu, écrivain même dans ses œuvres d'art, romancier, mais grand méconnu du milieu des lettres québécoises.

I l n'y a pas beaucoup d'essais qui réussissent, comme *Imago Lexis*, à mettre de l'avant et à défendre avec autant d'efficacité une œuvre négligée par le milieu littéraire. Sylvain Campeau lance pourtant une accusation lourde dès son avant-propos : les gens de lettres n'auraient





SYLVAIN CAMPEAU

tout simplement pas compris l'œuvre de Rober Racine, auteur de romans comme *Le mal de Vienne* et *L'ombre de la terre*, tant elle est intimement liée à son rapport aux mots et aux signes évoqué par sa pratique artistique.

Dans une de ses premières œuvres les plus connues, Rober Racine reprenait sans s'arrêter les *Vexations* du compositeur Erik Satie, destinées à être jouées 840 fois par la partition. Un travail de quatorze heures remettant en question l'essence même de la mélodie à force d'entendre sans cesse la même chose. De façon similaire, il construisait quelques années plus tard un *Escalier Salammbô*, aux marches proportionnelles à la longueur des chapitres du roman de Gustave Flaubert, et s'en servait comme d'un promontoire pour lire en entier cette œuvre, marche par marche.

Ces quelques exemples d'œuvres auxquelles nous convie Sylvain Campeau montrent une même préoccupation pour le signe, à la fois révéral par Racine et réduit au non-sens, trace perdue par les répétitions et à laquelle il faudrait revenir. « L'œuvre d'art agit ici dans cette monumentalisation abstraite du langage. Érection d'un édifice conceptuel, présence du mot hors son sens et du sens comme systématique infondée, lorsque le mot n'y est pas, disjonction entre le "cela veut dire" et l'arabesque du crayon, dès lors esquisse et travail de la main, l'œuvre d'art est insensée. » Mais c'est justement cet insensé, cette trace, que reprend Campeau en bon herméneute pour lui redonner son souffle.

D'une même manière, le travail de Racine sur le dictionnaire, comme dans *Les pages-miroirs*, vient remettre en question notre rapport au langage. Dans cette œuvre, l'artiste découpait des définitions du dictionnaire de manière à créer des vides qui permettaient au public de se voir dans un miroir, chaque syllabe représentant une note étant soulignée comme si l'œuvre contenait une portée, une mélodie, qui renvoie à la fois à une cacophonie de signes tout en permettant au public de se regarder à travers leur absence.

Il y a certainement quelque chose de terrifiant dans ce rapport maniaque à la matière même du langage et de l'écriture de Rober Racine, qui trouve son inspiration quelque part entre Flaubert, Borges et Mallarmé. Une sorte de système qui en vient à relever l'inquiétude inhérente à toute parole, celle de ne pas être comprise, de ne rien pouvoir dire. Mais il y a surtout une manière d'écrire sans écrire, d'interroger le contenu même de l'écriture avant d'avoir fait son premier roman. Quant à la nature même du travail plus proprement littéraire de l'artiste, Sylvain Campeau ne s'y attarde pas, nous laissant peut-être la tâche de nous rendre à la librairie et de vérifier par nous-même si véritablement nous aurions oublié de lire une grande œuvre.



GÉRARD FABRE



GÉRARD FABRE

Entre Québec et Canada. Le dilemme des écrivains français

Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 2012, 176 p., 27,95 \$.

Ze province of Québec

Depuis Chateaubriand et Michelet, plusieurs auteurs français se sont penchés sur le Québec, et le sociologue Gérard Fabre réfléchit sur le portrait qu'ils en ont tiré dans son essai *Entre Québec et Canada. Le dilemme des écrivains français*.

Avec un florilège d'auteurs connus et moins connus — d'André Breton à André Siegfried —, Gérard Fabre tente de faire l'histoire intellectuelle de la perception du Québec en France. Chose peu surprenante, cette vision est essentiellement teintée des idées françaises sur l'Angleterre, l'Amérique et la France elle-même.

Ici, on ne parle évidemment pas que de caribous, de poutine, de Céline Dion ou de grands espaces, mais plutôt et surtout du rapport au nationalisme des Québécois qui semble difficilement passer chez les cousins français. Tantôt tentés par le rêve américain auxquels les braves Canadiens français devraient se résoudre ou par la réconciliation franco-anglaise, peu des auteurs étudiés par Fabre parviennent à comprendre ce mouvement qui a profondément marqué le Québec (mis à part peut-être ceux qui frayaient avec la revue *Esprit* comme Jean-Marie Domenach).

Il n'en demeure pas moins qu'*Entre Québec et Canada* est un apport critique intéressant à notre compréhension des rapports entre le Québec et la France.

Le portrait substantiel que dresse Gérard Fabre des relations littéraires franco-québécoises reste par brefs moments pris dans l'anecdotique, et la juxtaposition d'auteurs nuit légèrement à la cohésion de la réflexion d'ensemble. Il n'en demeure pas moins qu'*Entre Québec et Canada* est un apport critique intéressant à notre compréhension des rapports entre le Québec et la France.